



# Libertins du XVII<sup>e</sup> siècle

I

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE  
PAR JACQUES PRÉVOT  
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION  
DE THIERRY BEDOUELLE ET D'ÉTIENNE WOLFF

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*nrf*



*Libertins*  
*du XVII<sup>e</sup> siècle*

I

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE  
PAR JACQUES PRÉVOT,  
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION  
DE THIERRY BEDOUELLE ET D'ÉTIENNE WOLFF

*nrf*

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1998.

*Théophile de Viau*

[THÉOPHILE EN PROCÈS]



## AU LECTEUR

[AVIS AU LECTEUR DE L'ÉDITION DE 1623  
DES « ŒUVRES DU SIEUR THÉOPHILE.  
SECONDE PARTIE »]

Ceux qui veulent ma perte, en font courir de si grands bruits, que j'ai besoin de me montrer publiquement, si je veux qu'on sache que je suis au monde. Je ne produis point ici l'impression d'un travail si petit et si désavantageux à ma mémoire afin qu'on le voie, mais afin qu'il fasse voir que Dieu veut que je vive ; et que le Roi souffre que je sois à la Cour<sup>1</sup>. Il semble que je fasse une imprudence de me plaindre de mon malheur, d'autant que c'est le divulguer. J'ai assez d'adresse pour m'en taire, s'il y avait encore quelqu'un à le savoir<sup>2</sup> ; mais il ne se trouve plus personne à qui je ne doive satisfaction de ma vie, dont les mauvais et les faux bruits ont rendu les meilleures actions scandaleuses à tout le monde. Je crains que mon silence ne fasse mon Crime, car si je ne repousse la Calomnie, il semble que ma conscience ne l'ose désavouer. On a suborné des Imprimeurs pour mettre au jour en mon nom des vers sales et profanes, qui n'ont rien de mon style, ni de mon humeur ; j'ai voulu que la Justice en sût l'auteur pour le punir, mais les Libraires n'en connaissent à ce qu'ils disent, ni le nom, ni le visage, et se trouvent eux-mêmes en la peine d'être châtiés pour cet imposteur. Les Juges les ont voulu traiter avec toute la sévérité que mon bon droit leur a demandée ; mais le pouvoir que j'ai eu de me venger m'en a ôté l'envie. Et comme je n'ai point plaidé pour faire un mal, mais pour en éviter, j'ai pardonné à des ignorants, qui n'ont abusé de mon nom, que pour l'utilité de la vente de leurs livres, et me suis contenté d'en

supprimer les exemplaires avec la défense de les r'imprimer. Le soin que j'ai pris en cela pour ma protection, est un témoignage assez évident que je ne suis pas cause de ma disgrâce, et que je ne la mérite point. Je voudrais bien que les censeurs qui sont si diligents à examiner ma vie, fussent au moins capables de croire les actes publics de la Justice qui font foi de cette vérité. Mais tout ce qui fait<sup>1</sup> à ma justification est contre leur dessein, leur chagrin ne se prend qu'au mal<sup>2</sup>, ils ne me connaissent que par où ils exercent leur aigreur, et l'inclination qu'ils ont à tout reprendre fait qu'ils craignent plus l'amendement d'un homme, qu'ils ne haïssent sa débauche. Cette promptitude de rechercher les mauvaises actions d'autrui, et cette nonchalance à reconnaître les bonnes, est une fausse prud'homie<sup>3</sup>, et une superstition malicieuse<sup>4</sup> qui tient plus de l'hypocrisie que du vrai zèle. On souffre toutes sortes de désordres et de blasphèmes en la personne de qui que ce soit; mais on fait gloire de diffamer l'innocence en la mienne. Ces calomniateurs, qui sont des gens presque inconnus et de la lie du monde, ont voulu persuader<sup>5</sup> leur imposture à de saints personnages<sup>6</sup> de qui je veux éviter la haine, et pour l'estime que je fais de leur vertu et pour le respect que je dois à leur crédit; et j'espère que l'envie travaillera inutilement à séduire la charité de ces prélats qui connaissent trop bien le visage de l'erreur, et savent que toutes les médisances sont suspectes de fausseté. Il est vrai que des plus grands et des mieux sensés de la Cour, pour ce qu'ils savent ma vie, en ont parlé favorablement<sup>7</sup>. Je les nommerais en les remerciant; mais dans le déshonneur qu'on me procure, je ne veux pas leur reprocher qu'ils me connaissent. Il n'y a pas jusqu'à des bourgeoises, que je sais vivre encore dans la pénitence de leurs adultères, qui ne fassent une dévotion de maudire mon nom, et de persécuter ma vie. L'esprit malin<sup>8</sup> qui souffle la calomnie à mes envieux, les porte contre moi au soupçon de quelques crimes où le sens commun ne peut consentir<sup>9</sup>. Je parlerais plus clairement pour ma défense; mais la révérence publique et ma propre discrétion me commandent d'étouffer ces injures, et de cacher à la curiosité des esprits faibles la confusion de quelques accusateurs de peur que ce ne fût une instruction pour le crime<sup>10</sup> à tout le monde. Le mal qu'on fait à blâmer un péché inconnu, c'est qu'on l'enseigne. Et les âmes qui sont aisées à se débaucher trouvent

là des occasions à se pervertir ; il me suffit de me sauver de leur malice, et de leur faire entendre que si les efforts de leur animosité leur succèdent<sup>1</sup> jusqu'à ma ruine, il me restera toujours une consolation du remords qui leur en est inévitable ; car je sais bien que le dessein de leur persécution n'est pas tant de me sacrifier à la piété qu'à leur ambition : le peu d'estime qu'on fait de mes écrits, et les médisances contre une réputation de si peu d'importance, sont des outrages qui ne me nuisent guère, et qui ne m'affligent pas aussi<sup>2</sup> beaucoup. Mais cette envie enragée qui ne me laisse point de fondement pour ma fortune, ni de sûreté pour ma vie, me pique véritablement, et me met aux termes<sup>3</sup> d'éclater contre mes ennemis ; s'ils me font voir ma perte manifeste, je me soucierai fort peu du péril qui la pourrait avancer. Il y a déjà longtemps que ma paresse et ma timidité laissent impunément courir<sup>4</sup> sur moi leur injustice ; ils ont pris à tâche de pousser mes infortunes jusqu'au bout, et me font voir presque à la veille de me bannir moi-même pour trouver une liberté à mon ressentiment<sup>5</sup>. Je ne demande plus de la vie qu'autant de temps pour me plaindre qu'ils en ont passé à m'injurier. Je ne suis point un faiseur de libelles, et n'offensai jamais personne du moindre trait de plume, et je crois que selon les hommes j'ai la conscience droite et l'esprit traitable<sup>6</sup>, si bien que je suis à deviner encore ce qui m'a pu susciter une si violente et si longue haine. Il est vrai que la coutume du siècle est contraire à mon naturel. Je vois que dans la conversation des plus sages les discours ordinaires sont choses feintes et étudiées. Ma façon de vivre est toute différente. Cette mignardise de compliments communs, et ces révérences inutiles qui sont aujourd'hui la plus grande partie du discours et des actions des hommes, ce sont des superfluités où je ne m'amuse point<sup>7</sup>, et combien qu'elles soient reçues<sup>8</sup>, et comme nécessaires, pour ce qu'elles répugnent entièrement à mon humeur<sup>9</sup> je ne suis pas capable de m'y assujettir. En un mot, ma société<sup>10</sup> n'est bonne qu'à ceux qui ont la hardiesse de vivre sans artifice. Le fonds<sup>11</sup> de mon âme a des amorces<sup>12</sup> assez puissantes pour ceux qui osent vivre librement avec moi<sup>13</sup> ; et qui se peut aventurer de me connaître ne se saurait défendre de m'aimer. J'ai sans doute trop de liberté à reprendre les fautes<sup>14</sup> d'autrui, peu de gens ont ce malheur ; mais je ne trouve que moi qui se sente obligé<sup>15</sup> des

censures des autres. Ce n'est peut-être pas tant de la docilité de mon esprit et de la facilité de mes mœurs que par une coutume d'être repris ; car les moindres, ou de condition ou de mérite, ont cette permission sans me fâcher. Cette patience de souffrir tant de réprimandes me donne bien l'importunité d'en recevoir souvent d'injustes, mais j'en tire aussi l'avantage de reconnaître beaucoup de choses qu'on blâme bien à propos. Ce petit ramas<sup>1</sup> de mes dernières fantaisies<sup>2</sup>, que je présente aujourd'hui, moins pour l'ambition d'accroître mon honneur que par la nécessité de la faveur, est une matière assez ample aux<sup>3</sup> critiques. Mais puisque ce n'est pas un crime que de faire des mauvais vers, je suis déjà tout consolé de la honte des miens. Si Dieu me faisait jamais la grâce de traiter<sup>4</sup> des matières saintes<sup>5</sup>, comme mon emploi serait plus digne, mon travail serait plus soigneux ; et quoi qui me puisse aujourd'hui réussir de favorable pour un ouvrage si peu étudié, je ne m'en flatterai pas beaucoup ; car je sais bien qu'un jour je me repentirai de ce loisir que je devais donner à quelque chose de meilleur. Et, d'une raison plus mûre, considérant les folies de ma jeunesse, je serai bien aise d'avoir mal travaillé en un ouvrage superflu, et de m'être mal acquitté d'une occupation nuisible<sup>6</sup>.

# PREMIÈRE JOURNÉE

## CHAPITRE PREMIER

L'élégance ordinaire de nos écrivains est à plus près<sup>1</sup> selon ces termes.

L'aurore<sup>2</sup> toute d'or et d'azur, brodée de perles et de rubis, paraissait aux portes de l'Orient ; les étoiles éblouies d'une plus vive clarté, laissaient effacer leur blancheur, et devenaient peu à peu de la couleur du ciel ; les bêtes de la quête<sup>3</sup> revenaient aux bois, et les hommes à leur travail ; le silence faisait place au bruit, et les ténèbres à la lumière.

Et tout le reste que la vanité des faiseurs<sup>4</sup> de Livres, fait éclater à la faveur de l'ignorance<sup>5</sup> publique.

Il faut que<sup>6</sup> le discours soit ferme, que le sens y soit naturel et facile, le langage exprès et signifiant ; les afféteries ne sont que mollesse, et qu'artifice qui ne se trouve jamais sans effort, et sans confusion. Ces larcins qu'on appelle imitation des auteurs anciens se doivent dire des ornements qui ne sont point à notre mode. Il faut écrire à la moderne ; Démosthène et Virgile n'ont point écrit en notre temps, et nous ne saurions écrire en leur siècle ; leurs livres quand il les firent étaient nouveaux, et nous en faisons tous les jours de vieux<sup>7</sup>. L'invocation des Muses à l'exemple de ces païens est profane<sup>8</sup> pour nous et ridicule. Ronsard<sup>9</sup> pour la vigueur de l'esprit et la nue imagination a mille choses comparables à la magnificence des anciens Grecs et Latins, et a mieux réussi à leur ressembler qu'alors qu'il les a voulu traduire, et qu'il a pris plaisir à les contrefaire, comme en ce « Cythéréan, Pataréan, par qui le trépied Tymbréan<sup>10</sup> ». Il semble qu'il se veuille rendre

inconnu pour paraître docte et qu'il affecte une fausse réputation de nouveau et hardi écrivain. Dans ces termes étrangers, il n'est point intelligible pour<sup>1</sup> Français. Ces extravagances ne font que dégoûter les savants, et étourdir les faibles. On appelle cette façon d'usurper<sup>2</sup> des termes obscurs et impropres, les uns barbarie et rudesse d'esprit, les autres pédanterie et suffisance. Pour moi je crois que c'est un respect et une passion que Ronsard avait pour ces Anciens à trouver excellent tout ce qui venait d'eux, et chercher de la gloire à les imiter partout<sup>3</sup>. Je sais qu'un prélat homme de bien est imitable à tout le monde. Il faut être chaste comme lui, charitable, et savant qui peut ; mais un courtisan pour imiter sa vertu n'a que faire de prendre ni le vivre ni les habillements à sa sorte. Il faut comme<sup>4</sup> Homère faire bien une description, mais non point par ses termes, ni par ses épithètes ; il faut écrire comme il a écrit, mais non pas ce qu'il a écrit. C'est une dévotion louable et digne d'une belle âme, que d'invoquer au commencement d'une œuvre des puissances souveraines ; mais les chrétiens n'ont que faire d'Apollon ni des Muses et nos vers d'aujourd'hui, qui ne se chantent point sur la lyre, ne se doivent point nommer lyriques, non plus que les autres héroïques, puisque nous ne sommes plus au temps des héros<sup>5</sup> ; et toutes ces singeries ne sont ni du plaisir ni du profit d'un bon entendement. Il est vrai que le dégoût de ces superfluités nous a fait naître un autre vice, car les esprits faibles que l'amorce du pillage avait jetés dans le métier des poètes, de<sup>6</sup> la discrétion qu'ils ont eue d'éviter les extrêmes redites, déjà rebattues par tant de siècles, se sont trouvés dans une grande stérilité, et n'étant pas d'eux-mêmes assez vigoureux, ou assez adroits pour se servir des objets qui se présentent à l'imagination, ont cru qu'il n'y avait plus rien dans la poésie que matière de prose, et se sont persuadés que les figures n'en étaient point, et qu'une métaphore était une extravagance<sup>7</sup>.

Mais comme j'avais dit<sup>8</sup>, il était jour. Or ces digressions me plaisent, je me laisse aller à ma fantaisie, et quelque pensée qui se présente, je n'en détourne point la plume ; je fais ici une conversation diverse et interrompue, et non pas des leçons exactes, ni des oraisons avec ordre<sup>9</sup>. Je ne suis ni assez docte, ni assez ambitieux pour l'entreprendre. Mon livre ne prétend point d'obliger le lecteur,

car son dessein n'est pas de le lire pour m'obliger ; et puisqu'il lui est permis de me blâmer, qu'il me soit permis de lui déplaire.

## CHAPITRE II

Ce jour-là, comme le ciel fut serein, mon esprit se trouva gai. La disposition de l'air se communique à mon humeur. Quelque discours qui s'oppose à cette nécessité, le tempérament du corps force les mouvements de l'âme. Quand il pleut, je suis assoupi et presque chagrin ; lorsqu'il fait beau, je trouve toute sorte d'objets plus agréables. Les arbres, les bâtiments, les rivières, les éléments paraissent plus beaux dans la sérénité que dans l'orage. Je connais qu'au changement du climat mes inclinations s'altèrent ; si c'est un défaut il est de la nature, et non pas de mon naturel<sup>1</sup>.

Ayant passé l'heure ordinaire de mon sommeil, je me levai et m'approchant du lit de Sydias<sup>2</sup>, comme je tirais son rideau, il s'éveilla en sursaut, « *Per Deum atque hominum fidem*<sup>A3</sup>, me dit-il, laissez-moi dormir. J'ai passé la moitié de la nuit après cet *intrigo de modalibus*<sup>B4</sup>, et ce forgeron que vous oyez là-bas a continué cette sonnerie depuis deux heures après minuit. Clitiphon<sup>5</sup> n'a su reposer non plus que moi, il ne fait que sortir de votre chambre, et s'est fort étonné de vous voir dormir si profondément. » Aussitôt que je fus habillé, je passai dans la chambre de Clitiphon, qui d'abord<sup>6</sup> s'écria vers moi : « Est-il possible que vous ayez dormi si à repos dans une affliction si récente ? Vous ne fûtes banni<sup>7</sup> que d'hier, et vous voilà déjà guéri de cette peine ; c'est avoir les sentiments bien farouches ou bien hébétés. — Ce qui ne me touche, lui dis-je, ni le corps, ni l'âme, ne me donne point de douleur ; je me porte, Dieu merci, assez bien de l'un et de l'autre. Si les bannissements faisaient effort<sup>8</sup> à quelqu'un des sens, tu me verrais atteint de tous les déplaisirs dont la nature et la raison sont capables<sup>9</sup>. Je ne résiste point par philosophie aux atteintes du malheur, car c'est accroître son injure<sup>10</sup>, et tout

A. Par Dieu et au nom des hommes. B. embrouillamini sur les modales.

le combat que le discours fait contre la tristesse la rengrège<sup>1</sup> sans doute et la prolonge. Si je m'apercevais que j'eusse du mal, tu me verrais bientôt soupirer ; mais je ne saurais prendre l'apparence pour l'effet ni la menace pour le coup. Cette disgrâce n'est que paroles qui ne sont que vent. On m'a chassé de la Cour où je n'avais que faire<sup>2</sup> ; si on me presse encore à sortir de France, quelque part de l'Europe où je veuille aller mon nom m'y a fait des connaissances<sup>3</sup>. Je me sais facilement accommoder à toute diversité de vivres et d'habillements, les climats et les hommes me sont indifférents ; j'ai l'esprit et le corps à<sup>4</sup> la fatigue. — Mais toujours serez-vous étranger et reçu dans la société des autres avec moins de familiarité et d'honneur. — Celui, dis-je, qui prise moins la faveur des hommes et l'avantage de la fortune que sa propre vertu, se trouve peu empêché de ces incommodités ordinaires. — Si est-ce<sup>5</sup>, disait Clitiphon, que ce sera un exil, et un honnête homme ne doit pas être indifférent à l'infamie. — Si j'ai mérité la mienne, lui dis-je, je serais injuste de m'en plaindre, et si je n'en suis pas coupable, je suis assez sage pour la mépriser<sup>6</sup>. Ne crois point que la joie qui me reste en cet accident soit d'aucun étourdissement<sup>7</sup>. Je connais bien<sup>8</sup> que je suis sorti de Paris, que le Roi le veut, que mes ennemis en sont aises, que je perds la préférence de mes amis, et qu'ensuite leur affection ne me durera guère ; car ils sont hommes et courtisans. À cela voici mon remède : je ne tâcherai point de revenir à la Cour, mais à<sup>9</sup> m'en passer, et, au lieu de rentrer dans la grâce du Roi, je penserai à m'ôter de sa mémoire ; je m'efforcerai d'oublier mes amis, car s'ils sont fidèles ils me le pardonneront, et s'ils ne m'aiment guère j'aurai le plaisir d'avoir prévenu<sup>10</sup> leur infidélité et serai bien aise, d'autant que<sup>11</sup> je les aime, de me rendre coupable pour les sauver de ce blâme. Il me semble que c'est faire des amitiés de bonne sorte ; il faut avoir de la passion non seulement pour les hommes de vertu, pour les belles femmes, mais aussi pour toute sorte de belles choses. J'aime un beau jour, des fontaines claires, l'aspect<sup>12</sup> des montagnes, l'étendue d'une grande plaine, de belles forêts, l'Océan, ses vagues, son calme, ses rivages. J'aime encore tout ce qui touche plus particulièrement les sens, la musique, les fleurs, les beaux habits, la chasse, les beaux chevaux, les bonnes odeurs, la bonne chère<sup>13</sup>. Mais à tout cela mon désir ne s'attache que pour se plaisir, et non

point pour se travailler<sup>1</sup>. Lorsque l'un ou l'autre de ces divertissements occupent entièrement une âme, cela passe d'affection en fureur et brutalité<sup>2</sup>; la passion la plus forte que je puisse avoir ne m'engage jamais au point de ne la pouvoir quitter dans un jour : si j'aime, c'est autant que je suis aimé, et comme la Nature ni la Fortune ne m'ont pas donné beaucoup de parties<sup>3</sup> à plaire, cette passion ne m'a jamais guère continué<sup>4</sup> ni son plaisir ni sa peine. Je me tiens plus âprement à l'étude et à la bonne chère qu'à tout le reste. Les livres m'ont lassé quelquefois ; mais ils ne m'ont jamais étourdi, et le vin m'a souvent réjoui, mais jamais enivré ; la débauche des femmes et du vin faillit à m'empiéter<sup>5</sup> au sortir des écoles, car mon esprit un peu précipité avait franchi la subjection des précepteurs, lorsque mes mœurs avaient encore besoin de discipline. Mes compagnons avaient plus d'âge que moi, mais non pas tant de liberté. Ce fut un pas bien dangereux à mon âme que cette première licence qu'elle trouva après les contraintes de l'étude. Là je m'allais plonger dans le vice qui s'ouvrait assez favorablement à mes jeunes fantaisies ; mais les empêchements de ma Fortune détournèrent mon inclination, et les traverses de ma vie ne donnèrent pas le loisir à la volupté de me perdre<sup>6</sup>. Depuis, insensiblement mes désirs les plus libertins se sont attiédés avec le sang et leur violence s'évanouissant tous les jours avec l'âge me promet dorénavant une tranquillité bien assurée. Je n'aime plus tant ni les festins ni les ballets et me porte aux voluptés les plus secrètes avec beaucoup de médiocrité<sup>7</sup>. »

Tout à coup Sydias à qui le moindre bruit interrompait le sommeil nous chanta tout haut ce vers de Virgile :

*Nec Veneris, nec tu vini capiaris amore*<sup>A8</sup>.

« Il croit, dit Clitiphon, avoir très bien rencontré<sup>9</sup>. C'est le plus orgueilleux pédant<sup>10</sup> qui soit en son métier. » Nous allâmes à lui et le trouvâmes encore dans son lit : « *Nunquid* (nous dit-il) *excepistis quem in transversum parietem vobis vibravi versum, potuitne opportunius laudari*<sup>B11</sup> ? — Fort bien, lui dit Clitiphon ; mais habillez-vous donc et nous<sup>12</sup> allons un peu promener dans ce jardin attendant<sup>13</sup> à déjeuner. » Sydias

A. Ne te laisse prendre à l'amour ni de Vénus ni du vin. B. N'avez-vous point reçu le vers qu'à travers le mur j'ai fait retentir pour vous, et ne pouvait-il être loué plus avantageusement ?

répondit qu'il s'habillerait, et déjeunerait quand nous voudrions : mais qu'il ne se promènerait point et que *non poterat satis laudari Turcarum mos, penes quos ambulationes hujusmodi sine consilio pro ridiculis habebantur*<sup>1</sup>, et en suite de cela il nous eût étourdis de son latin ; mais nous sortîmes de là, Clitiphon et moi, pour aller voir ce jardin que l'hôte entretenait assez curieusement<sup>2</sup>.

### CHAPITRE III

D'abord Clitiphon faillit à<sup>3</sup> pâmer de l'odeur des roses que nous trouvâmes en abondance dès l'entrée du jardin, et se portant la main au visage, le nez bouché et les yeux clos, il fit cinq ou six pas fort vite pour s'ôter d'auprès du rosier. Je croyais que c'était une feinte, ou quelque fantaisie délicate d'un esprit faible, jusqu'à ce que l'ayant vu pâle et presque défaillant, je connus que c'était une tache en son naturel, comme il se trouve en des choses semblables quelques âmes ombrageuses<sup>4</sup> en beaucoup d'objets : il y en a qui sont malades à voir des cerises, d'autres pour regarder du vin. Je n'ai, Dieu merci, aucune de ces mignardises<sup>5</sup> en mon appétit<sup>6</sup>, comme aussi je me trouve toujours avec antipathie et horreur aux<sup>7</sup> serpents, aux rats, aux vers, et à toute sorte de saleté et de pourriture. « Je ne repasserais point par là, dit Clitiphon, dussé-je sauter ces palissades. Suis-je pas<sup>8</sup> malheureux d'une si sottie débilité de cerveau ? Il n'y a point de poison pour moi comme celui-là. J'aime bien les œillets, les violettes ; je souffre<sup>9</sup> toute sorte de parfums, mais si j'approche des roses, tous mes sentiments<sup>10</sup> me quittent à coup<sup>11</sup>. — Cette fleur, lui dis-je, c'est l'haléine de votre mauvais ange qui vous ensorcelle et vous donne des convulsions d'un démoniaque<sup>12</sup> ; les yeux vous ont tourné, vous avez grincé les dents et ouvert les lèvres, avec des grimaces toutes pareilles à celles de la fille obsédée<sup>13</sup> que je vis dernièrement. — Je n'ai point d'autre diable que cette<sup>14</sup> odeur-là, dit Clitiphon ; mais si vous m'aimez faites-moi le conte de cette aventure, car on dit

A. on ne pouvait assez louer la coutume des Turcs, chez qui les promenades de ce type sans dessein étaient tenues pour ridicules.

qu'elle fut plaisante. Je ne m'en suis pas bien osé réjouir de peur qu'elle ne fût fausse et, puisque vous avez la réputation d'esprit exactement véritable jusques aux moindres choses, apprenez-moi comment tout s'est passé, afin que je m'ose assurer de le bien savoir. — Voici, lui dis-je, tout ce qui en est<sup>1</sup>.

« Le bruit de cet accident alarmait déjà tout le pays, et les plus incrédules se laissaient vaincre au rapport<sup>2</sup> d'une infinité de gens de bien, qui croyaient avoir vu véritablement des effets par-dessus les forces de la nature en la personne de cette fille-là. Je me trouvai par occasion dans la ville, où déjà longtemps auparavant elle faisait son jeu et comme on me tient d'un naturel à ne croire pas facilement les impossibilités<sup>3</sup>, deux de mes amis, pour convaincre les doutes que j'avais là-dessus, me pressèrent de l'aller voir, avec promesse de se désabuser si au sortir de là je ne me trouvais de leur opinion. Elle était logée assez près des murailles de la ville, dans une méchante<sup>4</sup> maison où un prêtre la venait exorciser réglément<sup>5</sup> deux fois la semaine. Une femme fort vieille et deux petits enfants étaient inséparablement auprès d'elle, ce qui me donna la première conjecture de la tromperie ; car d'abord que<sup>6</sup> je vis dans sa chambre que le sexe et l'âge le plus faible et le plus timide vivaient en sûreté auprès de ce diable, je jugeai qu'il n'était pas des plus mauvais<sup>7</sup>.

« Après avoir heurté assez fort, un vieillard qui nous ouvrit la porte nous dit que la patiente<sup>8</sup> avait besoin d'un peu de repos, à cause d'un travail extraordinaire que lui avait fait<sup>9</sup> le mauvais esprit un peu auparavant, mais que revenant deux heures de là nous pourrions contenter nos curiosités. Je connus qu'il demandait ce terme pour lui donner loisir de préparer ses contenance surnaturelles et, sans m'arrêter à son avertissement, je montai promptement dans la chambre où était la fille avec sa compagnie de la vieille et des petits enfants<sup>10</sup>. La regardant fixement à la vue, je la trouvai surprise, et remarquai facilement qu'elle contraignait son visage et commençait à étudier sa posture. À cette feinte un peu grossière, je ne me sus tenir de rire, ce que la vieille trouva très mauvais et me dit que Dieu pourrait punir ma moquerie par le même châtement de ce pauvre corps<sup>11</sup>. Je lui dis que je riais d'autre chose, et que nous n'étions point des gens incapables de persuasion pour tout ce où nous trouvions quelque apparence<sup>12</sup>, mais

que nous demandions quelque témoignage visible qui pût faire foi d'une chose si incroyable. Cependant la démoniaque commence à s'agiter le corps, à s'effaroucher<sup>1</sup> la vue et nous dire presque hors d'haleine qu'elle sentait là des incrédules et que cela lui allait bien faire du mal<sup>2</sup>. Insensiblement, la voilà dans le transport<sup>3</sup>, elle jette à terre une quenouille qu'elle tenait, et passant d'où nous étions dans une autre chambre, elle se jette à terre, contrefait des grimaces de pendu, des cris de chat, des convulsions d'épileptique, se traîne sur le ventre, se roule sous des lits, saute à des fenêtres, et se veut précipiter<sup>4</sup> sans l'empêchement des petits enfants devant qui elle s'arrêtait, court en grommelant quelques mots de latin mal prononcé. Je lui parlai latin le plus distinctement qu'il m'était possible, mais je ne vis jamais aucune apparence qu'elle l'entendît<sup>5</sup>; je lui dis du grec, de l'anglais, de l'espagnol, et de l'italien, mais à tout cela ce diable ne trouva jamais à répondre un son articulé; pour du gascon elle ne manqua point d'injures à me repartir, car elle était du pays; et le prêtre venu, son latin trouva de l'intelligence avec lui, elle entendait ses interrogations, et lui ses réponses; en un mot, selon les termes de leur dialogue, elle renforçait ou relâchait ses postures, avec effroi de plusieurs des assistants, dont je ne pouvais me tenir<sup>6</sup> de me moquer, protestant que ce diable était ignorant pour les langues, et qu'il n'avait point voyagé. Et combien qu'à chaque fois la démoniaque eût des boutades<sup>8</sup> à me sauter aux yeux, je ne laissai<sup>9</sup> pas d'attendre la fin de son accès, sachant bien qu'à moins de se transformer en quelque chose de plus fort et de plus farouche qu'une fille, quelque diable que ce fût ne pouvait me nuire que malaisément. Cette résolution<sup>10</sup> bien aisée que je témoignai en un accident<sup>11</sup> que tout le monde croyait si dangereux, fut cause que l'abus ne demeura pas longtemps caché; car les justes soupçons que donna cet événement, permirent à la curiosité de plusieurs d'examiner ce mystère de plus près, et comme les esprits se délivraient peu à peu de cette superstitieuse crédulité, les défiances croissaient de plus en plus, jusqu'à ce que le temps leur produisit<sup>12</sup> un témoignage qui ôta tout à fait l'incertitude; car après avoir été traité par un bon médecin, il se trouva que son mal n'était qu'un peu de mélancolie<sup>13</sup>, et beaucoup de feinte.»

Finissant ainsi ce conte, j'entre-ouïs du bruit qui se faisait au logis, et me tournant vers la porte où nous avions

passé, voici<sup>1</sup> venir Sydias tout en désordre, sans collet et sans chapeau<sup>2</sup>, un peu sanglant au visage, nous conjurant par tous les devoirs de la société humaine de lui aider à tirer raison d'un affront qui lui venait d'être fait avec la plus grande injustice du monde ; que tous les Anciens bien entendus étaient pour lui, et la plupart des Modernes. « Et qu'est-ce, dit Clitiphon ? — Cet ignorant, dit-il, n'a jamais su les voix de Porphyre<sup>3</sup> : *O quam dura res est cum insipiente rem habere*<sup>A</sup>. — Mais quelle est donc votre querelle ? — Il m'a voulu soutenir que *odor in pomo non erat accidens*<sup>B</sup>. — Et que vous importe-il<sup>4</sup>, lui dis-je, que ce soit accident ou substance<sup>5</sup> ? — Autant, dit Sydias, qu'il m'importe d'être savant ou ignorant, d'être homme ou bête. » Nous rîmes de sa conséquence<sup>6</sup>, bien qu'elle fût des ordinaires de son discours, et le ramenâmes au logis pour accorder leur différend.

#### CHAPITRE IV

L'hôte et ses domestiques étaient empêchés<sup>7</sup> à retenir l'autre, qui était en une colère furieuse, de ce que Sydias lui avait donné un démenti. C'était un jeune homme nouvellement sorti des écoles<sup>8</sup>, qui s'en allait porter les armes en Hollande, fort chatouilleux sur le point d'honneur, et qui ne voulait résolument<sup>9</sup> recevoir aucune condition<sup>10</sup> que du duel<sup>11</sup>. Il était pour dire le vrai offensé, car le pédant lui avait sanglé le visage d'une ceinture qu'il portait ordinairement, et les meurtrissures que les boucles lui avaient faites paraissaient bien fort, si bien que nous eûmes beaucoup de peine à le faire consentir de remettre son affaire entre nos mains, et d'avoir égard<sup>12</sup> qu'il avait affaire à un homme de lettres, avec qui tous les avantages qu'il se pouvait promettre ne lui sauraient donner que peu de réputation, et que nous le porterions à lui demander pardon du démenti. Sydias nia que ce fût un démenti, et qu'il savait mieux le respect qu'il devait à Pallas pour traiter si outrageusement son nourrisson<sup>13</sup> ; qu'il n'avait dit autre chose sinon qu'il

A. Ô quelle chose difficile que d'avoir affaire avec un insensé ! B. l'odeur dans le fruit n'était pas accident.

était faux que *odor in pomo* fût autre chose qu'accident, et qu'il était résolu de mourir sur cette opinion. Il fallut mettre dans les conditions de l'accord que le soldat avouerait cette vérité, ce qu'il fit très facilement, disant qu'il ne croyait pas que son honneur dépendît de la frénésie<sup>1</sup> d'un philosophe. Cette façon de parler faillit à rebrouiller tout ; car le pédant se piqua de nouveau par cette injure, et reprit tout haut que les philosophes n'étaient point frénétiques, « *frenesis enim, inquit ille, est alienatio quaedam mentis et furor animi ratione destituti*<sup>A</sup> » et que « *philosophorum studium in excellenda potissimum ratione versabatur*<sup>B</sup> ». Là-dessus nous leur imposâmes silence, et ordonnâmes que Sydias s'excuserait du démentir, et que l'autre tiendrait *odor in pomo* pour accident. Cela conclu nous les fimes embrasser et boire ensemble.

On nous avait apprêté à déjeuner en une salle basse, où il y avait déjà des Allemands et des Italiens qui mangeaient à divers écots<sup>2</sup> ; les Allemands étaient à la main droite, et les Italiens à la gauche, et notre table était au milieu. Attendant qu'on nous apportât à déjeuner, nous achevions Clitiphon et moi de rapaiser la fougue de notre nouveau soldat, qui ne se pouvait pas bien satisfaire sur certains restes du procédé<sup>3</sup>, et méditait<sup>4</sup> encore une manière d'éclaircissement. Sydias qui n'y pensait plus pour tout<sup>5</sup>, s'approche de la table de ces Allemands<sup>6</sup> et, comme il était fort étourdi et toujours curieux sans dessein<sup>7</sup>, ayant considéré leurs visages et leurs habillements, il leur fait un petit sous-ri<sup>8</sup>, et les saluant de la tête sans ôter son chapeau<sup>9</sup>, « *Quantum, dit-il, ex vultu et ex amictu licet conjicere, ego vos exotics puto*<sup>C</sup>. » Ces messieurs du Septentrion qui d'une gravité froide et nonchalante rebutent d'abord les plus échauffés, ne daignèrent pas seulement répondre le moindre signe à la demande du pédant, qui n'imputant ce silence qu'à la stupidité de la nation, continue à leur dire, « *Nuper ni fallor appulistis ad nostrum littus, adhuc enim vobis vestes sunt indigenae*<sup>D</sup>. » À cette seconde attaque ils se regardent leurs habits

A. car la frénésie, dit-il, est une sorte d'aliénation de l'intelligence et de folie d'un esprit abandonné de sa raison. B. la passion des philosophes consistait à cultiver la raison le plus possible. C. Autant que je puisse le conjecturer de votre visage et de votre habillement, je vous crois étrangers. D. Il n'y a guère, si je ne me trompe, que vous avez abordé nos rivages [*littus* pour *litus*, dans le texte] car vous portez encore les vêtements de chez vous.

[ANONYME]

<i>Notice</i>	1672
L'École des filles	
<i>Notice</i>	1673
<i>Bibliographie</i>	1680
<i>Note sur le texte</i>	1680
<i>Notes et variantes</i>	1681
<i>Notes des Appendices</i>	1694
<i>Bibliographie générale</i>	1695
<i>Index des notes de langue</i>	1699

# BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*Ce volume contient :*

THÉOPHILE DE VIAU

[THÉOPHILE EN PROCÈS]

GABRIEL NAUDÉ

APOLOGIE POUR TOUS LES GRANDS PERSONNAGES  
QUI ONT ÉTÉ FAUSSEMENT SOUPÇONNÉS DE MAGIE

TRISTAN L'HERMITE

LE PAGE DISGRACIÉ

PIERRE GASSENDI

TRAITÉ DE LA PHILOSOPHIE D'ÉPICURE,  
III<sup>e</sup> PARTIE : L'ÉTHIQUE OU LA MORALE

CHARLES DASSOUCY

LES AVENTURES DE M. DASSOUCY

CYRANO DE BERGERAC

L'AUTRE MONDE

Les États et Empires de la Lune

Les États et Empires du Soleil

[ANONYME]

L'ÉCOLE DES FILLES

*Appendices*

*Introduction, Chronologie*  
*Note sur la présente édition*  
*Notices, notes et variantes*  
*Bibliographie générale*  
*Index des notes de langue*